

Littérature | Critiques

S'insurgeant contre les incessantes agressions dont est victime le français, Alain Borer le défend avec courage et brio

Vigie de la langue

XAVIER HOUSSIN

Le silure est un monstrueux cousin du poisson-chat. Une espèce envahissante qui colonise nos rivières et nos fleuves. Très à l'aise dans les eaux polluées, il dévore tout ce qu'il trouve. Détruisant dans sa glotonnerie omnivore la diversité de la faune et de la flore aquatique. Pour Alain Borer, qui vient de publier chez Gallimard *De quel amour blessée*, une suite alarmante de « réflexions sur la langue française », un « silure » est aussi un mot ou une expression qui engloutit sauvagement toutes les possibilités de son champ lexical. Appauvrissant le vocabulaire. Dévastant la langue.

La comparaison se révèle terriblement juste, car, comme les cours d'eau de notre pays, notre langue est malade, mise en danger par d'incessantes agressions. Et les silures grouillent, attaquant la syntaxe, le lexique et épuisant les champs sémantiques. Combien de tournures disparaissent ainsi derrière des « ça va (ou pas) le faire », des « genre », des « grave », des « on est sur » ou « on est dans » ? Des grappes entières de vocabulaire se retrouvent grossièrement gobées. « *Bouger* » est parvenu à écraser toutes les nuances des verbes indiquant le départ, comme « *quitter* », « *prendre congé* », « *se lever* ». De ceux marquant le mouvement : « *déplacer* », « *remuer* », ou encore le changement : « *évoluer* », « *modifier* ». Depuis déjà longtemps, « *gérer* » s'utilise de la même façon pour l'argent que pour les hommes, mais il sert aussi pour parler

de son emploi du temps, de sa vie de couple, de son cancer ou d'un virage rapide en voiture...

Terrain fragile

Il faut un vrai courage à vouloir défendre la langue française aujourd'hui. Le combat est vite raillé. Ce serait une affaire d'arrière-garde. Le baroud d'honneur de quelques lettrés réactionnaires plus ridicules qu'inquiétants, s'opposant à la marche inéluctable de la « modernité ».

L'état des lieux est pourtant accablant. Alain Borer dresse le constat d'une langue coupée de ses racines (avec l'abandon de l'enseignement obligatoire du latin et du grec, qui s'abrège à deux syllabes (« *ordi* », « *dispo* », « *hallu* »), qui oublie les adverbes (« *Je roule prudent* »), qui abandonne la double négation (« *On lâche rien* »). Une langue que l'usage exponentiel des messages virtuels a codée (« *lol* », « *mdr* »), dont la diction se brouille, dont l'orthographe est dévastée. Où l'on assiste à une hécatombe de participes passés, où le futur se mélange au conditionnel et où disparaît l'« e » muet.

L'anglo-américain colonise de manière effarante le vocabulaire. Au-delà des nombreux mots (comme « *airbag* », « *hard* », « *low cost* ») qui ont forcé l'entrée des dictionnaires, une foule de termes et de locutions, de l'informatique à la mode, des enseignes commerciales aux arts ou à la presse, empiètent sur le terrain fragile de notre langue. La déculturation et le

fération. « *Au siècle précédent, écrit Borer, un magazine s'appelait Lire, un autre aujourd'hui ne peut que s'intituler Books, avec sa Newsletter, évidemment.* »

Le livre tient son titre de ces vers de Phèdre à Enone dans le premier acte de la tragédie de Racine : « *Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée/Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !* » Loin du pamphlet, Alain Borer nous guide dans la complexité de la langue, dans sa lente histoire, sa construction. 475 ans après l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui fit du français la langue officielle du royaume, héritier de Du Bellay et de sa *Défense et illustration de la langue française*, il nous la transmet, précieuse. Nous l'approche jusqu'au ravissement. En détaillant les maux dont elle souffre, il nous fait partager son angoisse d'un mortel arasement.

Mais, grand spécialiste de Rimbaud, essayiste sur l'art, romancier, il est surtout poète. Dans *Loups plats* (Rencontre, 2006), un de ses recueils de « noèmes » (des textes réduits à l'essentiel), il laisse échapper : « *partie de moi, l'enfance/me regarde soudain/en lévrier de porcelaine* ». *De quel amour blessée* est le livre de cette distance douce et de cette stupéfaction. De ce retrait confiant. A la langue, à sa langue d'enfance, réapprise, sans cesse redécouverte, Alain Borer écrit une ode. Pas un tombeau. ■

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

**DE QUEL AMOUR
BLESSÉE.
RÉFLEXIONS
SUR LA LANGUE
FRANÇAISE,
d'Alain Borer,
Gallimard,
352 p., 22,50 €.**